

# “ Je cherche un coin ”

Ce ne sont pas des témoignages d'écrivains « bourgeois » qui auront servi à notre enquête.

Après ceux d'André Gide, Pierre Herbart, après ceux des intellectuels, voici ceux des ouvriers.

Celui de M. Yvon se présente sous la caution des éditions de la « Révolution prolétarienne ».

D'autres s'ajouteront à cette liste qui prend des proportions telles qu'aucun lecteur de bonne foi, avide de savoir, ne saurait y rester indifférent.

« L'ouvrier, écrit M. Yvon, travaille suivant le plan préétabli ; le « cerveau » du plan, qui vit de son travail, pense, en tout et partout, pour lui.

« La disparition du capitalisme n'apporte donc pas forcément au travailleur sa libération.

« L'exemple russe tend à montrer l'existence possible d'un régime que nous n'avions pas prévu : le règne du technicien économique et social, succédant au règne du capitaliste. »

Ici, où nous observons — tout aussi bien que le font les communistes — la déchéance du capitalisme libéral et anarchique, nous préconisons un régime de capitalisme ordonné et contrôlé. Tout ce que nous lisons en ce moment sur l'échec — désormais manifeste — de l'expérience communiste, est bien fait pour nous entretenir dans notre conviction et notre volonté réformatrice.

Echec de la politique économique classiquement communiste — qui n'avait pas prévu le stakanovisme — et aussi échec de la politique sociale :

« En général, il y a dans toute maison autant de familles qu'il y a de pièces. Chacun a, en outre, droit à la cuisine qui n'est souvent constituée que par un simple réchaud à pétrole dans le couloir.

« En règle générale, cela fait 10 à 12 mètres carrés par famille de 2, 3, 4 et même 5 personnes. Certaines pièces sont parfois occupées, non par une famille, mais par plusieurs célibataires, ou même par plusieurs familles. Une annonce fréquente des journaux est : « Je cherche un angle », c'est-à-dire un coin dans une de ces chambres communes. »

Nous sentons l'objection : si le communisme s'instaurait en France, cette détresse ne serait pas infligée à la population ouvrière. Chez nous, on habite une petite maison, un appartement, on n'habite pas un angle.

Certes oui. Mais osera-t-on affirmer qu'un gouvernement qui fait un effort gigantesque, splendide, en matière de travaux publics, qui a édifié des barrages monumentaux, des usines immenses, s'intéresse au sort de la classe ouvrière, alors qu'il a si complètement négligé de résoudre le problème du logement ouvrier, article essentiel, premier, du programme d'un gouvernement simplement démocratique ?

N'est-ce pas dérision que de lire dans la presse : je cherche un angle, alors que les ingénieurs et les maçons ont tant construit, mais tant d'autres choses que des maisons ouvrières ?

Le peuple soviétique vit dans la misère ; il paie fort cher les produits alimentaires rarissimes, car on exporte ce qu'il y a de meilleur, afin d'acheter... des machines !

« La « disette » de l'U. R. S. S. n'est donc pas un produit naturel, c'est le résultat exclusif de la volonté des maîtres du pays qui, certains de connaître le destin des hommes autant que les voies pour y conduire, ont froidement et impitoyablement imposé leur « vérité ».

Logements ouvriers, hauts salaires, échelle mobile, contrat collectif, confort pour le peuple, dit-on ici et on le réalise.

Là-bas on dit : des usines. Et chacun de vivre comme il peut, de se loger où il peut.

La Russie est un grand pays agricole. S'efforce-t-on de créer une nourriture copieuse et abondante pour le peuple ? Non, il faut d'abord vendre à l'étranger ce qu'il y a de meilleur et en vendre le plus possible pour pouvoir acheter du matériel en contre-partie.

Tant pis pour la nourriture saine et abondante du peuple. Il faut des machines !

C'est cela un gouvernement prolétarien ?

Et le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple ?

Sans blague !

Emile ROCHE.